

L'Aumônier du régiment.

Les armées de la république et de l'empire, qui, par la permission de Dieu, ont accompli tant de faits glorieux, fières si long-temps de leurs éclatans succès, avaient oublié, comme la nation qu'elles représentaient sur les champs de bataille, celui qui peut seul dispenser la victoire. Leur désespoir fut grand au jour des revers, parce que le nom du Très-Haut n'était ni sur leurs drapeaux, ni dans leurs cœurs. Les désordres de la révolution française avaient porté leurs fruits, et les déplorable doctrines philosophiques qui les

avaient enfantés n'avaient rien perdu de leur désastreuse influence. Les armées de la restauration, composées des glorieux élémens de la grande armée, héritèrent de cette ré pulsion vague qui existait en France contre la bienfaisante intervention de la religion hors de ses temples. Les soldats, et surtout ceux que d'honorables et vieux services désignaient à la reconnaissance du pays, ne virent pas, sans éprouver un profond mécontentement, le rétablissement, dans les divers corps de l'armée, de l'antique et prévoyante institution des aumôniers, qui remonte au règne de Charlemagne.

L'anecdote qu'on va lire, et qui repose sur les faits les plus authentiques, servira à prouver à la fois, d'une manière touchante, et l'injustice de cette haine aveugle, et l'heureuse influence que la religion peut exercer sur les esprits les plus prévenus.

Au commencement de 1817 il y avait en garnison à Amiens un régiment de dragons, remarquable par sa belle tenue; il était en partie composé de vieux soldats qui avaient fait la longue et sanglante guerre de la Péninsule. Sur la demande du nouveau colonel, un aumônier fut attaché à ce beau corps. Cette circonstance excita aussitôt de vives rumeurs parmi les soldats.

Celui de tous qui se distingua le plus, au milieu de ce débordement général de mauvaise humeur et de colère, fut le maréchal-des-logis Bertrand, dont les longues mous-

taches commençaient à grisonner et qui portait fièrement sur sa poitrine la croix de la Légion-d'Honneur, obtenue par lui pour une action d'éclat sur le champ de bataille, et trois chevrons d'or sur le bras gauche, qui attestaient ses longs services. Cet homme, d'une taille colossale et dont le visage, sillonné par les profondes cicatrices d'anciennes blessures, portait l'empreinte de cette mélancolie austère naturelle aux vieux soldats, était respecté comme le drapeau du régiment, et exerçait sur ses camarades une grande influence. Tous les mécontents se groupèrent autour de lui, et il fut résolu que l'aumônier essuierait de leur part tant de refus brutaux et d'humiliations, qu'il renoncerait lui-même à des fonctions devenues trop pénibles.

L'ecclésiastique qui venait parmi ces soldats remplir son évangélique mission de conciliation et de paix, était un jeune homme nouvellement promu aux ordres sacrés, et que, pour obéir à des considérations dont on comprendra la convenance, nous appellerons l'abbé Lubbert. Destiné d'abord lui-même à la carrière militaire, élève de l'école Polytechnique, la grâce était venue visiter le nouvel aumônier au milieu des graves études pratiquées dans cette institution célèbre. Homme doux et bienveillant, mais aussi homme de courage et de science, l'abbé Lubbert, connaissant d'avance les irritans préjugés qui allaient l'accueillir dans la carrière à laquelle il se dévouait, ne se laissa

point effrayer par les symptômes menaçans d'un orage que sa conscience lui ordonnait de braver.

La conduite de l'abbé Lubbert, pleine de prudence et de charité, ne tarda pas, sinon à désarmer la haine, du moins à prouver l'exagération des craintes que sa présence avait soulevées.

Croira-t-on cependant qu'une réserve aussi sage aliéna plus de cœurs à l'abbé Lubbert que n'aurait pu le faire un zèle imprudent et outré!... Affable et poli avec tous ceux qui lui adressaient la parole, il n'allait point au devant des hommes, non par défiance de lui, ni par crainte des autres, mais seulement dans l'espoir de faire disparaître peu à peu les préventions attachées autour de lui au saint habit qu'il portait.

On avait parlé à l'abbé Lubbert de l'influence de Bortrand et de l'importance que son exemple pouvait avoir aux yeux de ses camarades; il songea à conquérir cet homme: le mot n'est pas exagéré quand on se fait une idée de l'âpreté de caractère et des longues habitudes anti-religieuses du vieux maréchal-des-logis; mais Dieu devait au jeune aumônier la récompense de son évangélique patience, et il ne tarda pas à la lui accorder. Deux événemens, funestes en apparence, qui arrivèrent à peu de distance l'un de l'autre, donnèrent à l'abbé Lubbert l'occasion de remporter une victoire signalée sur les ennemis de la religion.

Depuis l'arrivée de l'aumônier au régiment, Bertrand n'avait pas cessé de déployer contre lui une opposition tellement injurieuse, que les lois de la discipline militaire l'auraient châtié sévèrement si l'abbé Lubbert n'eût couvert ses fautes d'une indulgence toute chrétienne. Jamais le maréchal-des-logis ne saluait l'aumônier quand il passait auprès de lui; et lorsqu'il commandait le poste de garde à l'entrée du quartier, il donnait l'ordre à la sentinelle de se détourner quand il se présenterait, afin de ne pas lui rendre les honneurs militaires auxquels il avait droit. Puis, quand l'abbé, tristement affecté de ces preuves d'un hostile mépris, avait fait quelques pas, il était pour suivi par des éclats de rire ironiques et d'insolentes huées. Mais Bertrand poussa plus loin l'aveugle brutalité de sa haine. Un jour, le maréchal-des-logis, chargé de porter quelque ordre de ses chefs, sortait à cheval du quartier; il aperçut l'aumônier à peu de distance de l'entrée. Il était fort habile à manier son cheval; il le fit caracoler et se dresser, comme si un caprice de cet animal l'emportait sur son expérience, et il le dirigea contre l'abbé, qui fut rudement renversé et reçut à la tête une large blessure. Quelques soldats accoururent et le relèverent tout sanglant, tandis que son meurtrier s'éloignait en riant. Mais l'aumônier, quoiqu'il souffrît cruellement durant plusieurs jours, ne fit point connaître la véritable cause de son accident, et Bertrand, qui, connaissant bien les suites na-

turelles que ce guet-apens devait avoir pour lui, se préparait à les subir, put se vanter impunément à ses camarades de cet exploit contre un prêtre auquel, dans la langue licencieuse des casernes, il donnait un autre nom!

A quelques jours de là, et lorsque l'abbé gardait encore le lit, un attentat du même genre, commis contre un officier, causa dans le régiment une fermentation extraordinaire; mais il eut des conséquences plus graves. Un jeune lieutenant, vif, emporté, usant quelquefois peut-être sans justice et sans modération de son autorité envers des vétérans à qui son inexpérience le rendait peu respectable, reçut un soir, à peu de distance du quartier où il allait remplir quelque devoir de son grade, une de ces humiliations pour lesquelles les lois militaires veulent du sang. Il fut assailli par derrière, renversé sur le pavé; on lui arracha ses épaulettes et son épée qu'on brisa en mille pièces, et l'on accompagna cet acte de violence du traitement le plus injurieux. Deux sous-officiers étaient seuls absens du quartier à l'heure où ce crime militaire avait été commis: c'étaient Bertrand et un autre; mais il fut constaté que Bertrand était rentré le dernier à la caserne; d'ailleurs, le lieutenant outragé déclara, sous la foi du serment, qu'il croyait bien le reconnaître pour l'auteur de l'attaque dont il avait été l'objet, et le vieux maréchal-des-logis fut condamné à mort; il avait montré devant les juges une complète

indifférence sur son sort, et n'avait voulu ni avouer, ni nier la faute dont il était accusé.

Le vétérân attendait, en fumant tristement sur la paille de son cachot, le moment de son exécution, que les opérations du conseil de révision ne retardaient que de quelques heures, lorsque l'abbé Lubbert se présenta devant lui.

« — Ah! dit-il sans manifester aucune émotion, c'est vous qui venez sans doute me reprocher le mal que je vous ai fait : eh bien! je n'en suis pas fâché, parce que je ne vous aime pas.... Mais n'êtes-vous pas satisfait? demain à cette heure-ci il n'y aura plus de Bertrand!.... C'est assez dur, j'espère, de finir comme cela après trente ans de service!

« — Mon ami, répondit l'abbé Lubbert avec son calme et sa douceur habituels, vous vous trompez entièrement sur les motifs de ma visite. Dieu vous pardonnera le mal que vous m'avez fait sans aucun motif, parce que je vous l'ai pardonné moi-même; qu'il n'en soit plus question entre nous. J'ai appris votre malheur avec un vif chagrin : vous devez souffrir, Bertrand : je viens souffrir avec vous; vous n'avez pas maintenant un ami plus sincère et plus dévoué que moi.

« — C'est inconcevable, murmura le vétérân en secouant sur un de ses ongles la cendre de sa pipe et en regardant le prêtre avec étonnement. Comment, vrai, vous venez me voir par amitié?

« — N'en doutez pas, Bertrand, et en signe de réconciliation, donnez-moi votre main; donnez; et, comme je ne méritais pas votre haine, dites-moi que vous ne me haïssez plus....

« — Me suis-je donc trompé, murmura le vieux soldat avec émotion, tandis qu'il tendait une main à l'aumônier, et que de l'autre il ôtait son bonnet de police. Mon aumônier, vous êtes un brave homme, et moi, je suis.....

« — N'achevez pas, mon ami, reprit l'abbé, causons ensemble comme deux frères qui se revoient après une longue absence, et, ajouta-t-il d'une voix moins assurée, qui sont sur le point de se séparer pour toujours....

« — Je le veux bien, mon aumônier. »

Ils s'assirent tous deux sur la paille qui jonchait le sol humide du cachot, et, après un court moment de silence durant lequel Bertrand parut plongé dans une méditation rêveuse, l'abbé reprit de nouveau la parole.

« — Je suppose, mon cher Bertrand, lui dit-il, que vous ne craignez pas la mort, et que vous la recevrez en homme qui l'a bravée tant de fois sur le champ de bataille; non, je ne doute pas de votre courage.

« — Jamais, répondit le maréchal-des-logis; cela ne me regarde pas.

« — Vous vous trompez, Bertrand, reprit vivement l'aumônier : la durée de cette vie n'est rien comparativement à celle de notre âme, qui ne doit pas mourir. Descendez en vous-même : vous y trouverez cette pensée

d'immortalité qui est la seule espérance de l'homme.

« — Oui, dit Bertrand avec gravité, tout ce que vous me dites, je le comprends, parce que, voyez-vous, mon aumônier, malgré ce qui s'est passé entre nous, dont je vous demande pardon maintenant de tout cœur, je ne suis point un méchant homme... »

« — Mon frère, mon ami, s'écria l'abbé Lubbert, je suis heureux de vous voir dans ces bons sentimens.

« — Ah ça! mon aumônier, dit Bertrand avec une vive émotion, ne parlez plus ainsi, je vous prie, vous me faites pleurer, et il faut que je meure comme j'ai vécu, en vrai soldat.

« — Laissez couler, mon frère, laissez couler sur mon sein ces précieuses larmes : elles me prouvent que Dieu vous a touché ; appui éternel des infortunés, il est descendu dans ce cachot, il est avec nous, il nous voit, il nous entend.

« — Voilà sa sainte image, ô mon frère, ajouta l'aumônier avec une véhémence onction, en tirant un crucifix de son sein, agenouillez-vous devant lui... je suis le ministre de sa sainte loi, et j'ai reçu le pouvoir de remettre leurs fautes à ceux qui implorent sa miséricorde..... Bertrand, mon frère, vous pleurez, et vous croyez, n'est-ce pas?

« — Comment voulez-vous donc que je vous résiste, mon aumônier! dit le vieux soldat ; je ne connaissais pas les armes dont vous vous servez : vous me renversez comme je vous ai

renversé avec mon cheval... Je ferai tout ce que vous voudrez.

« — Agenouillez-vous donc, mon frère, répondit l'abbé Lubbert dans un pieux ravissement ; faites sur vous le signe de la rédemption, et ouvrez-moi votre cœur en présence de Dieu. »

Bertrand obéit à ces invitations de l'aumônier avec la précision militaire ; mais il éprouva quelque difficulté à faire le signe de la croix : l'abbé prit sa main droite et lui indiqua les moyens d'accomplir ce signe symbolique de la foi.

« — Pardon, mon aumônier, dit Bertrand en souriant et dans le langage de son état, je suis encore gauche comme une recrue, mais cela viendra... »

La confession de ce vieux soldat révéla à l'abbé Lubbert un de ces beaux caractères militaires dont les écarts sont l'œuvre d'habitudes violentes, le résultat d'une vie aventureuse exposée tous les jours aux chances de la mort, mais qui offrent dans leur expression intime de nobles sentimens d'honneur et de probité.

« — Eh bien ! Bertrand, lui dit-il, qu'éprouvez-vous maintenant ? ne vous sentez-vous pas moins affligé et mieux préparé à mourir sans faiblesse ?

« — C'est vrai, répondit Bertrand. Ils peuvent venir maintenant : défendez-leur de m'apporter de l'eau-de-vie, vos paroles m'ont

fait trop de bien. Je vous reverrai, n'est-ce pas? vous m'accompagnerez.

« — Jusqu'au dernier moment, mon frère, je resterai auprès de vous, murmura l'aumônier d'une voix émue.

« — Oh! je le vois maintenant; oui, vous êtes mon seul et mon meilleur ami.... Pourquoi donc avez-vous pris tant d'intérêt à moi, qui avais si mal agi envers vous? qui a pu vous inspirer tant de bonté pour un homme qui le méritait si peu?

« — C'est la religion, mon ami; c'est la parole de celui qui est mort pour nous sur la croix, et qui nous a recommandé d'aimer les hommes comme nos frères, et ceux qui sont malheureux plus que tous les autres....

« — C'est une belle théorie que celle-là! s'écria Bertrand.... Ainsi, il faut donc par-
donner à tout le monde!...

« — Oui, sans doute; et rappelez-vous toujours la prière que je vous ai apprise, et qui commence par ces consolantes paroles: « Notre père qui êtes aux cieux!.... » Mais vous avez encore quelque chose à me dire, mon ami, j'en suis certain; je vous vois encore rêveur et agité.... Parlez, au nom du Ciel!....

« — Eh bien! mon aumônier, c'est que je vous admire de plus en plus, vous qui êtes venu me voir, me consoler, m'apprendre à connaître une autre vie quand on va m'arracher celle-ci; vous que j'avais offensé! et l'homme pour qui je mettrai m'abandonne là-

chement! il n'est pas même venu aux barreaux de ma prison pour me dire: « Merci, Bertrand! » et tout mon sang va couler pour sa propre faute.... car je suis innocent, mon aumônier, voyez-vous; je n'avais qu'un mot à dire pour me sauver, mais ce mot perdait un ancien camarade: je n'ai pas voulu le prononcer.

« — Vous êtes innocent! s'écria l'abbé Lubbert, et vous avez tant tardé à me le dire! O mon Dieu! je vous remercie! achevez, Bertrand; dites-moi la vérité, toute la vérité...

« — La voilà, mon aumônier. Comment a-t-on pu penser qu'un vieux soldat comme moi aurait ainsi manqué tout-à-coup à la discipline? cela n'était pas possible. Nous rentrions le soir avec Perrin, maréchal-des-logis comme moi, nous venions du cabaret, mon aumônier, mais nous avions été sobres. Nous avons tout-à-coup aperçu le lieutenant qui marchait à quelques pas devant nous. « Attends, me dit Perrin, je m'en vais le corriger. » Je voulus l'arrêter, il n'était plus temps; et la malheureuse affaire eut lieu en moins de temps que je n'en mets à vous la raconter; puis il prit la fuite; moi, je m'en allai lentement, et j'engageai plusieurs bourgeois, qui ont ensuite déposé contre moi, à secourir le lieutenant. Voilà pourquoi je suis rentré si tard, et c'est moi qu'on a condamné....

« — Non! non! s'écria l'aumônier en se levant précipitamment, vous ne mourrez pas! Le mensonge n'a pas souillé vos lèvres

dans ce moment suprême... Non ! vous vivrez, Bertrand ; pour servir d'exemple à vos camarades, et pour témoigner de la bonté de Dieu... Mais pardonnez à votre coupable ami ; pardonnez-lui les maux que vous avez supportés pour sa faute ; prouvez-moi que votre cœur généreux est pur maintenant comme celui d'un ange , en remerciant Dieu de l'épreuve à laquelle il vous a soumis.

« — Vous le voulez, mon aumônier, mon frère maintenant, je lui pardonne de tout mon cœur ! Puis il ajouta d'une voix émue : « Notre père qui êtes aux cieux , que votre nom soit béni ! »

On doit ignorer quels moyens employa l'abbé Lubbert pour faire parvenir la vérité aux juges ; mais ce jour même le conseil de révision cassa le jugement qui condamnait à mort le ~~maréchal-des-logis Bertrand~~, et le déclara innocent, en le rétablissant dans son grade. Il est probable que sa déclaration fut faite avec assez de circonspection pour qu'en démontrant l'innocence du condamné, elle ne compromît point le vrai coupable, qui ne fut point inquiété. Il est impossible de décrire l'effet que produisit cette nouvelle sur le brave Bertrand, il voyait tomber ses chaînes au son de cette voix harmonieuse et tendre qui était venue le consoler dans son affliction, et, dans la simplicité de son âme, il dut penser qu'en effet son aumônier avait reçu un pouvoir supérieur à celui des autres hommes.

Mais à peine Bertrand eut-il recouvré sa

liberté, que ses préjugés militaires reprirent un moment sur lui toute leur influence. Il alla trouver Perrin et lui reprocha en termes énergiques son indifférence et sa lâcheté... Ces paroles furent suivies d'un duel ; mais à peine les deux champions avaient-ils mis le sabre à la main, que l'aumônier parut sur le champ de bataille.

« Eh quoi ! Bertrand, lui dit-il avec sévérité, avez-vous déjà oublié votre promesse ? un serment fait à Dieu !... Et vous, Perrin, apprenez que cet homme doit être sacré pour vous ; vous en savez la raison, et si son sang coule encore dans ses veines, ce n'est pas à vous qu'il le doit. Redevenez amis, et oubliez le passé. »

Les deux vétérans jetèrent leur sabre, se tendirent la main et embrassèrent plusieurs fois avec une chaleureuse effusion celui qui venait de les réconcilier.

Le respect et la vénération que les deux plus anciens sous-officiers du corps montrèrent dès lors pour l'abbé Lubbert favorisèrent les pieux travaux de ce jeune ecclésiastique. Il parcourait les chambrées, il assistait aux manœuvres, et toujours il était accueilli avec empressement, écouté avec fruit. Il était souvent même obligé de modérer le zèle et l'admiration que les vétérans lui témoignaient.

« Mes amis, leur disait-il, je vous remercie ; mais ce n'est pas moi qu'il faut aimer, c'est Dieu dont je suis les commandemens ; ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est sa

loi qui m'inspire les actions que vous trouvez bonnes. »

Lorsque quelques jeunes soldats se permettaient derrière l'abbé Lubbert quelques propos inconvenans, quelques gestes grossiers, Bertrand les réprimait vertement, non sans laisser échapper quelques juremens énergiques. Alors l'abbé se retournait et disait à Bertrand, en lui montrant le ciel :

« Mon cher Bertrand, laissez-les dire, le Juge de toutes les actions humaines est là-haut.... »

Depuis ce temps nul chef ne fut plus respecté parmi les dragons que l'aumônier du régiment.

FIN.



tifs, sous l'aurole d'une des plus belles gloi-
res littéraires de ce siècle. Mêlé à tous les
débat politiques et littéraires de l'époque,
il changea de croyance et ne perdit qu'un
seul ami. Quand il abjura, toutefois, le sou-
levement fut grand; il ne tint pas au pro-
testantisme et au déisme conjurés qu'il ne
fût mis au ban de l'empire. Le duc de Saxe-
Weimar lui dit publiquement : *Je n'aime
pas les gens qui changent de religion.* — *NI
moi non plus, monsieur, répondit Stolberg,
car, si mes pères n'en avaient pas changé il y
a trois cents ans, je n'aurais pas eu la peine
de le faire moi-même.*

« Mais il y avait tant de saint François de
Sales et de Fénelon dans cette âme bien-
veillante et pure, un tel parfum de candeur
et de loyauté respirait dans ses mœurs, que
bienlôt justice lui fut rendue. Lavater,
Claudius, Herder lui-même, ne le mécon-
nurent jamais. Klopstock lui pardonna; Ja-
cobi lui rendit son ancienne amitié. Enfin,
après avoir eu la consolation de réunir tous
ses enfants (un seul excepté), dans les croyan-
ces qui lui étaient chères, le traducteur in-
spiré d'Homère et de Platon, le biographe
de saint Vincent de Paul, l'auteur du *Traité*

Le comte de Stolberg s'adresse à ses en-
fans : il s'épanche tendrement au milieu des
siens dans une conversation intime toute
pleine d'affection et de sérénité. Il est im-
possible de lire ce discours sans émotion, et
nous le croyons aussi, sans devenir meilleur.
On devrait le méditer pour bien vivre. C'est
le résumé, l'essence de la philosophie chré-
tienne, si l'on peut donner le nom de phi-
losophie à quelque chose qui vient d'en
haut. C'est la parole de Dieu annoncée par
un ange; et qui résisterait à de si grandes
choses dites par une bouche si pure?

Nous pensons qu'on sera bien aise de re-
trouver ici une petite notice historique qui
a été donnée, il y a quelques années, sur le
comte de Stolberg.

« La vie de Frédéric de Stolberg est une
belle vie. Issu d'une maison long-temps sou-
veraine et qui le fait remonter à Alfred-le-
Grand et à Charlemagne, poète, érudit,
philosophe, historien, homme d'état revêtu
de hautes fonctions diplomatiques, on ne
peut citer une illustration qui n'ait été sienne.
Père de quinze enfans, adoré de sa famille
et de ses vassaux, son intérieur nous le mon-
tre comme un patriarche des temps primi-



